

FEUILLE OFFICIELLE

DES

ILES SAINT-PIERRE & MIQUELON

Paraissant le Jeudi de chaque semaine.



PRIX DES ANNONCES:

payable d'avance.

UNE A SIX LIGNES. 3 fr.
 CHAQUE LIGNE AU-DESSUS. . . . 0 fr. 40 cent.
 Les répétitions d'avis judiciaires, sans modifications, seront payées à raison de moitié du prix ci-dessus pour chaque ligne au-dessus de six.

Les annonces doivent être remises, au plus tard, le mardi soir à deux heures.

PARTIE OFFICIELLE

DÉPÈCHE TÉLÉGRAPHIQUE.

Le Ministre de la marine au Commandant des îles Saint-Pierre-et-Miquelon.

Bordeaux, 30 janvier 1871,

Un armistice de 21 jours a été convenu le 28 janvier. — Faites-le exécuter et donnez-en avis de tous côtés.

Pour copie conforme ;

Le Commandant des îles St-Pierre-et-Miquelon,
Signé : V, CRENN.

ARRÊTÉ défendant tous travestissements, toutes mas-
carades, tous bals publics, pendant le carnaval de
1871.

Saint-Pierre, le 2 février 1871.

Nous, Colonel Commandant des îles Saint-
Pierre et Miquelon.

Vu l'article 44 de l'ordonnance organique
du 18 septembre 1844 ;

Vu l'ordonnance du 2 janvier 1847 ;

Considérant que dans la terrible crise que
traverse la France, toute réjouissance publi-
que sera une insulte à la patrie en deuil ;

Sur la proposition de l'Ordonnateur,
De l'avis du Conseil d'administration ;

AVONS ARRÊTÉ et ARRÊTONS :

Article 1^{er}. Tous travestissements, toutes
mascarades, tous bals publics ou par sous-
criptions sont interdits aux îles Saint-Pierre
et Miquelon pendant toute la durée du carna-
val de cette année.

Art. 2. Les contreventions aux dispositions
qui précèdent seront punies d'une amende de
cinq à dix francs.

En cas de récidive, la peine de l'emprison-
nement, pendant un jour au moins et cinq
jours au plus, pourra être appliquée.

Art. 3. L'Ordonnateur et le Chef du secrétariat
judiciaire sont chargés chacun en ce qui le con-
cerne, de l'exécution du présent arrêté qui sera
enregistré, communiqué et publié partout où
besoin sera.

Saint-Pierre, le 2 février 1871.

V. CRENN.

Par le Commandant :
L'Ordonnateur p. i.,
D'HEUREUX.

INSCRIPTION MARITIME.

AVIS.

Le samedi 4 février à dix heures du matin,
au bureau de l'Inscription Maritime, avec l'autorisation de M. l'Ordonnateur, il sera procédé
à la vente au plus offrant et dernier enchéris-
seur des effets provenant des successions
Baron (Jean) et Leflem (Jacques) marins-
pêcheurs.

Le Commissaire de l'Inscription maritime,
Ed. LITTAUÉ.

CALENDRIER

Jeudi 2. PURIFICATION.

V. 27. S. Blaise. P.Q.	L. 30. S. Agathe.
S. 28. S ^e Jeanne de V.	M. 31. S. Romuald.
D. 29. SEPTUAGÉSIME.	M. 1. S. Jean.

PRIX DE L'ABONNEMENT:

payable d'avance.

UN AN.	15 fr.
SIX MOIS.	8
TROIS MOIS	4
UN NUMERO.	0 fr. 50 cent.

Pour les abonnements et les annonces, s'adresser
au Chef de l'Imprimerie du Gouvernement.

DÉSIGNATION des PRODUITS IMPORTÉS.	PENDANT le mois JANVIER	TOTAL. au 1 ^{er} LA PÉRIODE corresp. de 1870.	PENDANT le mois JANVIER	DIMINU- TION. TATION en 1871. en 1871.
				AUGMEN- TATION en 1871.
Morue sèche	261,878k.	261,878k.	274,241k.	12,363 k.
Morue verte				
Huile de foie de morue				
Boeufs				
Issues de m're				

L'Agent chargé des Douanes,
J. LATAUÉ.
Vu: L'Ordonnateur p. i.,
D'HEUREUX.

Vu: Le Commissaire de l'Inscription maritime,
Ed. LITTAUÉ.

PARTIE NON OFFICIELLE

La foi dans la France.

On lit dans le *Times* du 14 décembre :

« Dans trois jours, il y aura trois mois que l'investissement de Paris a été terminé. Qui aurait cru que Paris aurait soutenu le siège aussi longtemps, sans être ébranlé? Après la capitulation de Séダン et le blocus de Metz, alors que la France n'avait en campagne aucune armée régulière, personne, ni ami, ni ennemi, n'aurait cru que Paris aurait pu tenir bon pendant trois mois, sans montrer aucun symptôme de défaillance. Nous étions tous convaincus que la la ville céderait longtemps avant cette époque. Si les forces des assiégeants ne la contraignaient pas à capituler, les passions explosives de ses habitants, la première atteinte des privations qui affecterait ce peuple habitué au confort et à diriger toutes ses pensées vers un but de plaisir, devaient, pensions nous, rendre la défense impossible. Si la prudence, la sagesse, n'obligeaient pas les Parisiens à capituler, la dure nécessité les y contraindrait.

» Paris devait capituler. A la surprise de tout le monde, à la surprise surtout des assiégeants, Paris a fait mentir ces prophéties. On nous dit que le peuple de l'Allemagne est mécontent que la ville n'ait pas été prise; les soldats eux-mêmes sont mécontents de ne pas passer leur Noël chez eux; leurs amis en Allemagne vont plus loin: ils se plaignent que quelque erreur a dû être commise au quartier général, pour expliquer ce délai inattendu. Ils disent que les opérations du siège ont été négligées pour des raisons politiques dont le but n'est pas précisément défini. Le roi a été trop humain, le comte de Bismarck a dû avoir en vue des projets qui lui ont fait considérer comme secondaire la prise de Paris.

» Les Allemands sont bien persuadés qu'il doit y avoir quelque raison pour expliquer le fait, autrement inexplicable, de Paris assiégié pendant 90 jours et continuant à défier ses ennemis.

» Pourquoi Paris n'a-t-il pas été pris? Est-ce que les Prussiens ont négligé d'employer leurs moyens d'attaque? ou Paris a-t-il découvert en lui même quelque nouvelle et étrange ressource? Nous croyions tous que nous connaissions le tempérament de cette ville, le rendez-vous des flâneurs, des curieux et des enfants gâtés du monde, une ville de plaisirs dont les habitants s'étaient adoucis,

plus même que les Athéniens d'autrefois, à la poursuite de la nouveauté, une ville où la soif du changement était si insatiable que, lorsqu'une distraction quelconque était décoverte elle était rejetée avec ennui presque ayant d'avoir été goûlée, pour en poursuivre une autre. Tout ce qui pouvait plaire aux yeux, à l'oreille et au goût était réuni à Paris pour charmer un peuple dont l'imagination parcourrait tous les âges et tous les pays. Un esprit de moquerie sceptique était la marque distinctive de ces Parisiens, qui se vantait d'avoir épousé l'expérience du monde, et de n'être pas encore satisfaits. Il n'est pas étonnant que tout le monde ait prédit qu'une ville ainsi habitée céderait aux premières atteintes des privations.

» Pendant une courte période, la nouveauté de la situation pourrait soutenir leur résolution ; mais on pensait que ce sentiment ferait bien vite place à la découverte que les charmes offerts par la résidence dans une ville assiégée étaient rapidement épuisés, et que c'était peu amusant de manquer des stimulants habituels de la vie. Si l'on ajoute que la rançon de la liberté et du retour à ses anciens plaisirs, ne devait pas être payée par Paris, mais par un pays bétien qui ne connaît rien de la capitale ni de ses charmes, on était fondé à croire que la tentation de se rendre serait grande.

» Cependant Paris a renoncé à tout ce qui lui donnait son cachet distinctif, plutôt que de capituler. Le monde entier était mis à contribution pour fournir sa table. L'épicurien qui erre maintenant le long des boulevards, et entre dans ces galeries du Palais Royal, voit, à l'étalage où se trouvait rangé autrefois tout ce qui peut tenter, des objets qui l'auraient jadis rempli de dégoût. Le menu de son restaurant n'est qu'un composé bizarre de mets peu ragoûtants.

» Au lieu de la gaieté perpétuelle des rues, les boutiques sont toujours closes, et les cafés fermés dès que la nuit tombe, le promeneur ne rencontre que des gens anxieux, sombrement vêtus, et absorbés dans des pensées pénibles. Aucun théâtre ne charme ses habitués par les jeux de l'esprit et la représentation des passions, les journaux ont diminué en format et en nombre, les galeries de l'art et de la science sont fermées, les jardins, beaux comme ceux de l'antique Babylone, sont convertis en champs de Mars pour des soldats citoyens, ou remplis d'artillerie et d'engins de guerre. Une lugubre monotonie est tombée sur Paris.

» Où Paris a-t-il puisé la force de tout subir sans murmurer ? Tout le mérite en est dû, dit-on, à Trochu et à Gambetta. Sans eux, Paris aurait capitulé il y a longtemps. Cela peut être vrai, mais n'explique pas le mystère. Comment se fait-il que Gambetta puisse commander des généraux plus impérieusement que le centurion de l'Evangile ne commandait ses soldats. Impuissant pour contraindre à l'exécution de ses ordres, il est pourtant omnipotent pour commander. Comment se fait-il que Trochu, homme triste et d'une réserve sévère, ait une telle autorité sur Paris, que dans une ville qui ne respecte rien, aucun souffle calomnieux n'a souillé son caractère sans tache.

» Il n'y a pas moyen de nier que ces hommes gouvernent parce qu'ils représentent des

principes qui reposent sur les convictions les plus profondes des Français. Le fait que la guerre existe est-il suffisant pour expliquer l'étrange changement du peuple français ? La France était engagée dans la guerre, il y a quatre mois, mais l'esprit de la nation est maintenant absolument différent de ce qu'il était alors. Trochu ne gouverne pas les Parisiens comme le génie de la guerre ; ni lui, ni Gambetta, n'ont pu flatter les passions du peuple pour la gloire militaire : ils exercent une autorité indiscutée, en dépit de revers continuels.

» La vérité est que ce n'est pas dans la guerre, mais dans le motif de la guerre, que nous devons chercher le secret de l'élevation morale d'un peuple. La guerre en elle-même abrutit une nation, les sentiments de tous les hommes blâment maintenant les mercenaires qui s'engagent pour soutenir une cause qu'ils ne respectent pas. Si Paris s'est élevé jusqu'à l'héroïsme, si son courage a surpris ses amis et découragé ses ennemis, le secret de son dédain pour ses anciens plaisirs réside dans le patriotisme nouveau-né auquel la guerre a donné naissance. Les Français, en effet, sont en train de prouver au monde que, s'ils n'ont pas d'autre foi, ils ont foi dans la France, et cette croyance leur a donné une énergie et un courage que leurs meilleurs amis n'auraient pas osé attendre d'eux. »

— Nous empruntons à l'*Union libérale*, de Tours, l'article suivant du *Tags-Presse*, de Francfort-sur-le-Main.

» C'est avec une indignation croissante que nous avons lu aujourd'hui les affirmations mensongères concernant la disposition des esprits qui règne, dit-on, en Allemagne.

» Les faiseurs de nouvelles poussent maintenant l'insolence jusqu'à assurer que nous, habitants de Francfort, nous avons autant soif de sang que les Prussiens ; et que, comme eux, nous nous courbons devant celui dont l'audacieuse astuce ne respecte plus rien.

» Le moment est venu enfin d'élèver la voix au nom de la vérité, si indignement défigurée. Nous l'avouons : longtemps nous avons été égarés nous-mêmes par rapport aux vrais fauteurs de la guerre actuelle, c'est avec empressement que nous avons envoyé nos fils pour concourir à la défense de l'Allemagne menacée : c'était du moins là notre supposition.

» Mais le carnage ne cesse point, même après que la supériorité incontestable de nos armes a écarté tout danger et démontré que nous n'avons point à craindre de voir jamais l'Allemagne envahie par les Français.

» Enfin nous commençons à comprendre l'intention criminelle qui a présidé à l'intrigue espagnole, et le fin mot de la cruelle injure faite à la France en la personne de son ambassadeur. Le banderole tombe des yux comme on dit, et la guerre actuelle ne se présente pas autrement que comme la continuation de l'acte coupable de 1866.

» Nous ne sommes pas les seuls à penser ainsi ; dans toute l'Allemagne, dans le fond de la vieille Prusse, le vrai motif s'éclaircit de plus en plus, le peuple commence à avoir horreur des cruautés inouïes qui se commettent sur le sol français, de ce combat corps à

corps avec une nation généreuse ; guerre qui nous entraîne à sacrifier des centaines de milliers de nos enfants.

» L'indignation soulevée par l'abus quel'on fait de nos forces défensives, dans un but de rapines féroces, se fait déjà voir sur beaucoup de points.

» Le peuple murmure hautement au départ de chaque train partant pour la France, lequel train revient toujours augmenté d'une interminable file de wagons remplis de blessés et d'estropiés.

» Dans beaucoup d'endroits les habitants, surtout les femmes, s'opposent au départ de ceux qui sont appelés sous les drapeaux. Il est arrivé plus d'une fois que de nouveaux partants ont dû être poussés à coups de crosse dans les wagons. On vous dira qu'ici, à Francfort, nous avons illuminé lors des victoires allemandes, dont Bismarck et ses créatures cherchent à profiter. Sachez que nous l'avons fait par ordre de la police, dont la sommation se trouve encore jusqu'à présent affichée au coin de nos rues.

» Si ce carnage ne finit pas bientôt, nous nous verrons obligés de faire connaître au monde les démonstrations hostiles qui se succèdent de plus en plus d'un bout de l'Allemagne à l'autre, lesquelles démonstrations pourraient bien prendre des proportions telles qu'elles finissent par faire comprendre à l'*église Guillaume*, ainsi qu'on l'a surnommé ici, qu'il serait beaucoup plus sûr pour lui de rester en France que de revenir en Allemagne. »

Les frères des écoles chrétiennes

Nous empruntons ces lignes à l'*International* :

Il n'y a qu'une voix, parmi ceux qui ont assisté aux engagements de ces dernières nuits, sur l'admirable conduite des Frères de la doctrine chrétienne.

Rien ne les arrête ; ils ramassent paisiblement les blessés sous la pluie des balles qui ne les étonne ni ne les effraye, comme s'ils accomplissaient un des offices habituels de leur ministère. Ils sont actifs, ils sont dévoués, ils sont probes.

Ils ne trouvent aucune besogne au-delà de eux, et alors même qu'on les oublie, ils ne se plaignent pas. L'autre jour, on envoie des voitures chercher les frères qui avaient assuré la fin de la journée à enterrer les morts. La nuit arrive avant que le travail soit achevé. Les cochers s'ennuient d'attendre, et silent sans souffler mot, à l'anglaise.

Ces malheureux frères sont revenus à pied, mourant de faim, après une rude poussée de travail, à Joinville-le-Pont et de là à Paris. On n'a su que par hasard leur mésaventure. Aucun d'eux n'en avait ouvert la bouche.

On assure que M. Jules Ferry a adressé au supérieur général des Frères des écoles chrétiennes une lettre pour le remercier de l'admirable zèle de ses frères, et pour le prier de mettre à la disposition de l'armée le plus grand nombre possible de ces braves religieux.

Déjà près de cent passent la nuit comme infirmiers, dans les ambulances...

Les prisonniers Français.

Les officiers français, prisonniers de guerre à Mayence, à Wiesbaden et à Francfort, désirant donner un témoignage de leur sincérité aux soldats français, internés, au nombre de plus de 24,000, à Mayence et à Castel, et voulant en même temps, apporter à leur captivité tout l'adoucissement matériel en leur pouvoir, ont ouvert, entre eux, une première souscription, dont le montant est employé de la manière la plus avantageuse et la plus conforme aux besoins de ces prisonniers.

Dès son arrivée récente à Wiesbaden, le maréchal de Mac-Mahon a voulu contribuer dans une large part à cette œuvre et Mme la maréchale de Mac-Mahon prédigne des secours aux malades et aux blessés dans les visites qu'elle fait aux capitales et au camp.

Le prince de Holstein, gouverneur de Mayence, donne avec empressement toutes facilités, dans la limite des devoirs qui lui sont imposés, pour permettre aux officiers français d'atteindre le but qu'ils se sont proposés.

PROPOS

D'UN

FRANC-TIREUR.*Épisode du siège de Paris.*

« Je ne sais pas, à vrai dire, comment les choses se passeront, dit le capitaine des francs-tireurs en allumant une cigarette, mais la France ne peut pas succomber. Il m'est aussi impossible d'imaginer l'Europe sans la France que de me figurer le monde sans l'Europe. Je ne doute pas de notre résurrection, et malgré nos accablants désastres, j'ose dire que je ne désespère pas de la victoire. »

Une exclamation ironique de Burskine l'interrompit: — Voyons, dit-il, raisonnons un peu, capitaine. Si l'armée française, organisée tant bien que mal, n'a pu tenir contre les armées allemandes, comment espérez-vous triompher, à cette heure, où vous n'avez plus que des bandes sans ordre, sans discipline, mal organisées mal équipées et mal armées? N'est-il pas évident qu'elles seront à l'ouest insuffisantes contre les troupes aguerries? Vous accomplirez, je le veux bien, des prodiges de valeur individuelle, vous harcèlez, vous fatigueriez l'ennemi: où cela les mènera-t-il? A tuer quelques milliers de Prussiens, à lever des fourgons, à ramasser des casques perdus ou de mauvais fusils oubliés dans les buissons.... croyez-vous contraindre ainsi le roi Guillaume à lever le siège? Là..., sérieusement, le croyez-vous? Ah! si vous avez une armée de secours, tout change ait, mais vos armées sont captives en Allemagne. Que vous restez ici? des francs-tireurs dont je ne songe point à médire en votre présence, n'ont pas de capitaine, des gardes mobiles, braves gens, tous pleins de bonne volonté et jeunes gens, tous pleins de bonne volonté et d'inexpérience, et des gardes nationaux, qui ne font pas mal dans le paysage, derrière les remparts... mais l'armée, qui la compose... quelques régiments de marche peut-être, et des zouaves... de Châtillon. »

Le vieux capitaine avait rougi. — Allons, dites-le donc, s'écria-t-il en frappant du poing la table où il s'accoudait, nos soldats sont des lâches, n'est-ce pas?... Parce que quelques pauvres diables échappés à grand-peines à nos plus grands désastres se sont débandés, parce que quelques malheureux se sont laissé égarer par les déclamateurs qui criaient qu'on les vendait et qu'ils étaient trahis, parce que quelques drôles peuvent-être, — il y en a partout, — ont un jour lâché pied en entraînant dans leur fuite de jeunes recrues encore

hésitantes, on se croit le droit d'insulter l'armée, et l'on s'en vient parler d'un air de dédain de nos régiments de marche et de nos zouaves de Châtillon... Eh bien! vous les verrez à l'œuvre, si vous ne les y avez vus déjà et ils vous arracheront des cris d'admiration. Oui, Burskine, tout Anglais que vous êtes et ami sans douceur du roi de Prusse, vous serez contraint de les admirer, et vous regretterez l'outrage que vous venez d'infliger à ces braves gens.

Sa voix vibrait et ses yeux étincelaient. Nous étions de vieux amis tous les trois: chacun connaissait le cœur des autres, et nulle irritation, nul mauvais sentiment ne pouvait durer entre nous. Quelques mots de Burskine calmèrent le capitaine. Je n'aime pas, dit-il, le roi Guillaume, ni ses pompes, qui sont funèbres, ni ses œuvres, qui le sont encore plus, et j'estime que le soldat français est toujours le premier soldat du monde... à la condition pourtant qu'il soit victorieux.

Je ne sais si tel était l'avis du capitaine, mais il demeura quelque temps silencieux. — On se figure trop, reprit-il ensuite avec calme, que le courage est quelque chose d'absolu, une vertu tout d'une pièce, et que celui qui a sur soi l'étoffe d'un héros est par là même à l'abri de tout sentiment de crainte, de toute tentation de faiblesse, c'est une erreur. Avant d'être capitaine de francs-tireurs, j'ai été soldat, j'ai servi dans les chasseurs de Vincennes, et je peux dire que j'ai connu des hommes d'une valeur éprouvée... Eh bien! ma conviction est que le plus brave peut avoir des instants d'hésitation, je dirais presque de défaillance. Plus la nature est fine, délicate, nerveuse, plus elle est accessible aux impressions soudaines et vives qui traversent l'âme à l'improviste, et dont on ne triomphera que par un effort de volonté. Les natures un peu matérielles et compactes sont également accessibles à la peur; c'est une conséquence de leur inertie, de leur défaut de ressort et d'initiative; on voit faire quelques hommes, par exemple, on pense qu'ils ont pour cela de bonnes raisons, et on les suit. Chez les êtres doués d'une imagination vive, la panique a un caractère tout autre et en quelque sorte foudroyant. C'est une chose électrique qui met en branle et bouleverse tout le système nerveux avant que l'esprit ou la volonté ait le temps d'intervenir.

— Ainsi le même homme pourrait se montrer brave ou ne l'être pas selon l'heure et les circonstances?

— Je crois du moins, que chacun de nous, pour se montrer en toute circonstance égal à lui-même, doit exercer une sorte de surveillance et de discipline intérieure qui ne permette pas à l'âme d'être prise à l'improviste.

Si le sang-froid n'est pas tout le courage, il en est certainement la partie la plus solide en même temps que la sauvegarde. Et cela est si vrai, que si l'on en donnait à l'homme qui a peu de réflexion, presque toujours il se condamnerait bravement. Il mesurerait exactement le danger et se persuaderait que le plus sûr moyen et le moins sot d'y échapper est encore de faire bonne contenance.

Voici par exemple les Allemands. Eh bien! leur courage est avant tout affaire de raisonnement et de méthode; c'est parce qu'ils veulent la paix (je parle, bien entendu, des simples soldats et non pas des chefs, dont l'ambition d'amour les jette sous le canon), c'est parce qu'ils désirent une paix prompte et la meilleure possible, qu'ils se batteut avec résolution; ils savent que la victoire est le plus court chemin pour retourner chez eux. Ils ont d'ailleurs une autre source de conviction: ce sont leurs officiers qui, le pistolet au poing, brûlent la cervelle à celui qui recule; entre deux balles, dont l'une est infaillible et l'autre problématique, ils choisissent cette dernière, qui est en même temps la plus glorieuse.

— Oui, dit Burskine, et comme leur façon de faire la guerre révèle bien cette race d'hommes à la fois raisonnable et parcimonieuse.

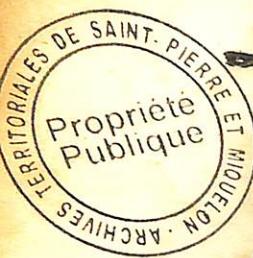
Avec quelle circonspection ils procèdent, avec quelle économie ils se ménagent! Pas d'entraînement chez eux; nulle générosité, nulle ardeur, mais une ténacité froidement calculée, une rapacité sans scrupules. Chaque peuple, du reste, met ainsi dans la guerre le trait dominant de son génie; il donne à son courage sa physionomie propre et la façonne en quelque sorte à son image. C'est ainsi qu'en Crimée les Russes nous étonnaient par une stoïque résignation; ce sont là de solides troupes, de vaillants soldats, et pourtant il ne s'agit pour eux ni de prompte paix à conclure ni d'avantage à conquérir; indifférents aux causes, ils le sont également au but de la guerre. Aussi n'ont-ils aucune haine contre l'ennemi, à peine savent-ils son nom; mais on a commandé, ils obéissent. Leur courage a, comme leur soumission, un caractère véritablement religieux, le Czar est pour eux le système divin, fatalité ou Providence. On leur a dit de marcher, ils avancent; on leur a dit de vaincre, ils combattent, et s'ils meurent, ce n'est point leur affaire, c'est aux chefs d'aviser.

Mes compatriotes n'ont rien de cette abnégation et de ce courage passif, ils connaissent et discutent les causes de la guerre, ils en calculent à merveille les avantages ou les périls; mais qu'elle soit juste ou non la querelle de l'Angleterre devient aussitôt le leur propre. L'honneur national, voilà ce qui fait battre le cœur de l'Anglais, que sa nation soit la première en toutes choses, qu'elle égale et surpassé tous les peuples par sa puissance, son crédit, son industrie, sa flotte, par la valeur de ses soldats, et s'il se peut, par son génie: voilà l'unique et puissante ambition d'un Anglais. C'est ainsi que les Romains autrefois combattaient pour la République, ils nous ont transmis cette passion souveraine, et c'est l'honneur de l'Angleterre, qui enflamme uniquement et soutient le courage de ses soldats. Il me semble qu'en cela, dureste, il ressemble un peu aux vôtres.

— Oh! dit en souriant le capitaine, pour nous, il y a quelques chose de plus. Le Français, Burskine, se bat surtout pour la gloire. La gloire, cette flamme, ce rayon ce rêve supérieur à toute réalité, voilà ce que le Français a poursuivi sur tous les champs de bataille de l'Europe et du Monde... C'est le secret de sa force, c'est le secret aussi de ses faiblesses... Conquêtes, idées justes ou fausses, progrès social, alliances ou rancunes, tout ce qui semble le mener au combat, tout ce qu'il inscrit sur ses drapeaux, ce sont là des ombres, dont peut-être il est dupe lui-même et derrière lesquelles se cache la brillante étincelle...

Aucun peuple au monde, sauf peut-être la Grèce, n'a fourni autant de héros aux légendes guerrières... C'est que le plus humble paysan suce en naissant le lait de la belle chimère, et tous, gardes mobiles, marins ou soldats, ils portent dans leurs veines le germe de cette fièvre sacrée, de cette *furia française* qui nous a valut tant de victoires... Placez bien haut le prix du combat, et vous ferez naître les héros... (Journal de la Patrie.)

A continuer.



RÉPONSE D'UNE MÈRE A SON FILS

Mobile d'Ille-et-Vilaine à Paris.

Cher enfant, j'ai reçu ta lettre par ballon;
Te dire mon bonheur serait beaucoup trop long.
Toi qui connais mon cœur, tu comprends bien ma joie;
J'ai rendu grâce au ciel: c'est lui qui me l'envoie.
Tu te portes très-bien, tu nous aime toujours:
C'est notre seul bonheur pendant ces tristes jours!
Mais quand te rendra-t-on à mes vives tendresses?
Quand pourrai-je jouir de tes bonnes caresses?
Le matin et le soir nous prions Dieu pour toi:
Il te conservera, nous en avons la foi.

Chaque jour ton couvert est placé sur la table,
Rien qu'en l'apercevant, un soupir lamentable
De ton père et de moi, s'échappe malgré nous.
Mais tu fais ton devoir, et ce penser est doux.
Sois toujours bon chrétien; ris de ces vains blasphèmes
Des stupides railleurs qui n'estiment qu'eux-mêmes.

Ta sœur, toujours mignonne, a soin de nos vieux ans;
Elle t'aime et te fais ses tendres compliments.
Yvonne pense à toi, te garde sa tendresse;
Elle sera, c'est sûr, fidèle à sa promesse.
Elle pleure en pensant à son cher fiancé,
Sans que de ton retour son espoir ait cessé.
Notre curé demande à tous de tes nouvelles,
Ainsi que les voisins, pour nous amis fidèles,
Nos vergers ont donné des pommes à foison;
Le cidre dans les fûts ferment à gros bouillon.
Tureo, notre vieux chien, te recherche sans cesse:
Jusqu'à la chèvre, tout, sans toi, semble en détresse.

Si tu vois les enfants qui l'ont si bien reçus,
Dis-leur pour moi merci, que pour eux j'ai conçu
Une bonne amitié qu'en mon âme je garde,
Et que de les connaître à mon désir il tarde.

Ma plume va toujours, mais il faut m'arrêter;
En t'écrivant je crois avec toi jaboter.
Je finis, cher enfant, comme tu fais toi-même,
En t'embrassant de cœur aussi fort que je t'aime.

(Journal d'Ille-et-Vilaine.)

POSTE AUX LETTRES.

La goëlette postale *Stella-Maris*, partant pour Halifax le dimanche 12 du courant prendra une malle pour l'Europe et les États-Unis d'Amérique.

On recevra à la Poste le samedi jusqu'à 6 heures précises du soir, les lettres affranchies en numéraire au guichet du bureau.

Les lettres pourront être jetées dans la boîte supplémentaire de la rue Joinville jusqu'à 8 heures 3/4, et dans la boîte du bureau de la Poste jusqu'à 9 heures précises.

OFFRANDES NATIONALES pour les victimes de la guerre contre la Prusse.

Souscriptions ouvertes.

A Saint-Pierre :

Chez M. le T. éSORIER-PAYEUR,
Chez M. Hamel, négociant.

A l'île aux Chiens :

Chez M. Pichot, gérant de la Compagnie
générale transatlantique.

Chez M. Lecharpentier, négociant.

A Miquelon :

Chez M. le Chef du service administratif.

A Langlade :

Chez le Chef de poste de la gendarmerie.

Les noms des donateurs seront inscrits à la *Feuille officielle* de la colonie, et leurs dons recevront ultérieurement la destination qu'ils leur auront attribuée.

Offrandes reçues.

Montant des listes précédentes.....	6,915	75
M. Richard O'Donnell, curé des Barins, (2 ^e envoi).....	86	40
<hr/>		
TOTAL GÉNÉRAL DES OFFRANDES reçues jusqu'à ce jour....	7,002	45

ÉTAT CIVIL.

Saint-Pierre.

MARIAGES.

25 janvier. — Bonnefont, Marcellin, gendarme, avec Gilbert, Joséphine-Augustine, sans profession.

25 janvier. — Duhart, Pierre, marin-pêcheur, avec Fitz-Patrick. Isabella, sans profession.

31 janvier. — Chevalier, Jean-Baptiste-François-Félix, marin-pêcheur, avec Charles, Eugénie-Marie, sans profession.

DÉCÈS.

24 janvier. — Auboïn, François-Marie, marin, âgé de 23 ans, né à Ardevon (Manche).

26 — Daguerre, Joseph-Louis, âgé de 4 ans, né en cette île.

27 — Téletchia, François, armateur, âgé de 52 ans, né à Berra (Espagne).

28 — Côte, Joseph, négociant, âgé de 82 ans, né à Miquelon.

29 — Nouvel, Désiré-Marie-Émilie, âgée de 2 ans, née en cette île.

31 — Sre, Amand, propriétaire, âgé de 73 ans, né à St-Servan (Ille et Vilaine).

NOUVELLES MARITIMES ET COMMERCIALES

PORT DE SAINT-PIERRE

BATIMENTS DU COMMERCE.

Janvier.	SORTIES.	ALLANT À
31 Espiègle, c. Gautier, avec 110,180 kil. morue sèche, ch. par MM V. F. Lepomielée et fils.		Guadeloupe.
31 Michel-Emile, c. Lambert, avec 151,6 8 kil. morue sèche, ch. par MM. P. Beautemps, Riotteau et fils et la Cie Gle Transatlantique.		Martinique.

EN VENTE

A L'IMPRIMERIE DU GOUVERNEMENT.

TABLEAU POSTAL

pour l'année 1871.

1 exemplaire : 50 c.

LE CALENDRIER POUR 1871.

1 exemplaire : 50 centimes.

BULLETIN

DES

ACTES ADMINISTRATIFS DE LA COLONIE

Abonnement d'un an. Prix : 6 francs.

UN NUMÉRO : 1 franc.

LA FEUILLE OFFICIELLE

de la la colonie. UN NUMÉRO: 50 c.

CERTIFICAT DE CHARGEMENT

PÊCHE DE LA MORUE

3 exemplaires : 50 c.

CERTIFICAT DE CHARGEMENT

PÊCHE DU HARENG

3 exemplaires : 50 centimes.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

Faites à l'Hôpital maritime de Saint-Pierre, du 24 au 30 janvier 1871.

DATES	HAUTEUR DU BAROMÈTRE en millimètres.		TEMPÉRATURE EXTÉRIEURE au nord et à l'ombre.		TEMPÉRATURE.	DIRECTION du VENT.	FORCE du VENT.	ÉTAT GÉNÉRAL DU CIEL.	PHÉNOMÈNES DIVERS.
	10 heures du matin.	4 heures du soir.	10 heures du matin.	4 heures du soir.					
24	767	765	-7 5	-7 8		-15	N.-E.	2	Ni.
25	757	755	-5	-1 5		-16 5	N.-E.	4	Neige.
26	753	756	-14	-13		-19 5	N.	3	Neige.
27	760	748	-7	-4 5		-15 5	N.-O.	2	Neige.
28	750	753	-8	-10		-10	N.-O.	3	Neige.
29	763	764	-12	-11		-18	N.-O.	2	H. L.
30	759	757	-8	-4 5		-12	N.-O.	2	Neige.